

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

texte et mise en scène

Anaïs Allais Benbouali

23 mai –
18 juin 2023

PAR

LA

MER

[QUITTE À ÊTRE NOYÉES]

Par la mer [Quitte à être noyées]

texte et mise en scène **Anaïs Allais Benbouali**

avec

Louise Belmas Houda

Gaëlle Clériveret Max

Asmaa Samlali Assia

et la précieuse participation de **Majida Ghomari** Lounia

collaboration artistique **Guillaume Lavenant**

dramaturgie **Charlotte Farcet**

scénographie **Lise Abbadie**

création sonore **Benjamin Thomas**

musique originale **Julie Roué**

création lumière **Julien Jaunet**

regard chorégraphique **Sofian Jouini**

costumes **Tiphaine Pottier**

création vidéo **Marie Giraudet**

vidéo mer **Lise Abbadie**

construction du décor **Florentin Guesdon**

regard complice **Cécile Favereau** et **Élise Vigier**

production et administration **Marine Charles** et **Cécile Favereau**

diffusion **EPOC productions / Emmanuelle Ossena**

production La Grange aux Belles coproduction La Colline – théâtre national,
Le Grand T – Théâtre de Loire-Atlantique, La Comédie de Caen – CDN
avec le soutien de la DRAC Pays de la Loire, du Conseil régional des Pays de la
Loire, du Conseil départemental de Loire-Atlantique, de la Ville de Nantes
et de la Spedidam

La Grange aux Belles est conventionnée par la DRAC Pays de la Loire et le Conseil
départemental de Loire-Atlantique.



Petit Théâtre

du 23 mai au 18 juin

du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h

relâche le dimanche 28 mai

durée 1h30

Le spectacle a été créé le 28 février 2023 à La Comédie de Caen
– CDN de Normandie.

Le texte de la pièce est paru aux Éditions Koïné.

régisseeuse principale **Laurie Barrère** régisseur son **Sylvère Caton**
régisseurs lumières **Thierry Le Duff, Jean-Philippe Vigié**
régisseurs vidéo **Julien Marrant, Xavier Prévot** machiniste **Ruben Veau**
habilleuse **Laurence Le Coz** accessoiriste **Juliette Dorizon**

Rencontre avec Anaïs Allais Benbouali et Gaëlle Clériveret
samedi 3 juin à 16h à la bibliothèque Oscar-Wilde

Lors de cette rencontre, les équipes de La Colline et de la bibliothèque vous proposent de découvrir les processus d'écriture et de mise en scène qui ont conduit à la création du spectacle.

12 rue du Télégraphe, Paris 20^e

entrée libre sur réservation à contactez-nous@colline.fr

Séance de signature

Anaïs Allais Benbouali dédicacera son ouvrage le mardi 6 juin à l'issue de la représentation.

Le Monde

Télérama

TRANSFUGE

MOUVEMENT



*Mon plus grand bonheur, c'est qu'au loin
Mon âme fuie sa demeure d'argile,
Par une nuit qu'il vente, que la lune est claire,
Que l'œil peut parcourir des mondes de lumière*

*Que je ne suis plus, qu'il n'est rien
Ni terre, ni mer, ni ciel sans nuages
Hormis un esprit en voyage
Dans l'immensité infinie.*

Emily Brontë, *Poèmes (1836-1846)*, Éditions Gallimard, 1963

En bord de mer comme sur une page blanche, trois femmes de générations différentes, d'origines différentes, de parcours différents, se retrouvent au même endroit au même moment. Elles sont à un point de bascule de leur vie, prêtes à écrire un nouveau chapitre. Chacune pourrait être fille ou mère de l'autre. Chacune tente, dans les flots, de reprendre pied dans son propre récit.

Poursuivant un processus de travail et d'écriture par intuition, Anaïs Allais Benbouali puise dans sa biographie une matière à fiction. Dans son précédent spectacle *Au milieu de l'hiver, j'ai découvert en moi un invincible été*, Anaïs Allais Benbouali écrivait et interprétait le personnage de la jeune Lilas qui renouait au cours d'un voyage avec ses racines algériennes. *Par la mer [Quitte à être noyées]* poursuit cette démarche reliant deux rives de la Méditerranée, entre passé et présent, pour rétablir un dialogue demeuré longtemps impossible.

Si les trois sources d'eau, qu'on appelle aussi les trois sœurs, se retrouvent au même endroit au même moment, il y a un fort risque d'inondation.

La première sœur, c'est l'eau qui vient du nord après un lâcher de barrage. La deuxième vient du ciel, c'est l'eau qui tombe sur la ville. La troisième sœur c'est la marée haute qui arrive de l'océan.



Max Huda
Assia
↓
Lounia

Extrait du carnet de création d'Anaïs Allais Benbouali

Le dessin est inspiré du roman graphique *Phallaina* de Marietta Ren.

L'odeur des embruns

J'ai écrit ce spectacle à côté de l'océan. Avec le bruit des vagues en toile de fond. Il est traversé par la mer, son ressac, son humidité salée. La mer comme lien ou frontière entre les terres et les êtres, lieu de départ ou d'arrivée. L'espoir d'un ailleurs possible, ou cimetière. Ça appelle les récits... Le pouvoir de la mer, de l'océan, est profondément cathartique. Il a le pouvoir du ressourcement mais aussi celui de faire remonter les choses à la surface. Face à cette immensité, il est difficile de ne pas se regarder en face. Nos masques sociaux sont vite nettoyés par les embruns.

Le texte lui-même est construit par vagues, et chaque vague ramène les personnages sur une rive, révélés par la mer. L'histoire nous est d'ailleurs racontée aussi bien par la mer que la mère. Nous rencontrons ces trois femmes, Houda, Max et Assia du point de vue de la mère. Le récit nous conte leur vulnérabilité, leurs ébranlements et c'est précisément leur condition d'écorchées qui va les rapprocher, malgré les mondes qui les séparent. L'une vient de perdre sa mère, l'autre de fuir son pays, et la troisième son travail. Dans une maison qui prend l'eau, le temps d'un orage, elles vont devoir cohabiter, ou du moins se supporter. Persuadées que leurs vies sont minuscules, elles vont cependant accoster, ensemble, avec une certaine grandeur. Solitaires mais solidaires.

Il se trouve qu'au début de l'écriture de cette pièce j'ai perdu ma mère. Il se trouve que j'ai dispersé ses cendres dans la mer. Il se trouve que je vis entre Nantes et le Finistère, à la mer. Depuis, je mène une enquête sur mon rapport à la mort. Sur la place que la mort a dans la vie. Ce questionnement aussi fondamental que

vertigineux a donc été très naturellement la porte d'entrée de cette écriture. Comment vivons-nous avec celles et ceux qui ne sont plus là ? Quelle place leur laisse-t-on ? Quelle place prennent-ils ?

Le dialogue que j'essaie d'établir avec ma mère est une relation inventée sur mesure, pour et avec la personne absente... Le fait de me sentir « agie » par elle peut me donner la sensation d'une certaine puissance. C'est comme un jeu sérieux. Une relation secrète et invisible, un coquillage au fond de la poche, que personne ne voit mais que je peux saisir à tout moment. Qu'il y ait « quelque chose » après la mort ou pas n'est pas une question qui m'intéresse. Ce qui m'intéresse c'est ce que l'on décide de faire avec la mort. Nos défunts n'existent qu'à condition d'inventer, d'imaginer une autre façon de vivre avec eux. Il peut y avoir de la joie là-dedans, de la puissance aussi.

—

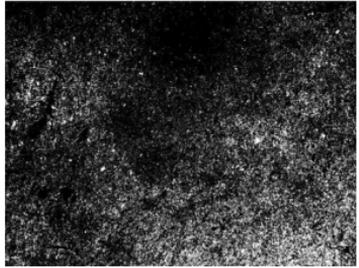
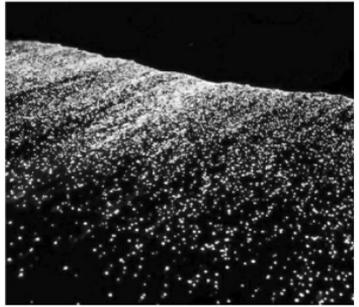
Notes d'attentions par Anaïs Allais Benbouali, février 2023

Il faut situer le mort, c'est-à-dire lui « faire » une place. Le « ici » s'est vidé, il faut construire le « là ». Ceux qui apprennent à entretenir les rapports avec leurs morts assument donc bien un travail, qui n'a rien à voir avec le travail du deuil. Il faut trouver une place, de multiples manières, et dans la très grande diversité de significations que peut prendre le mot place ». Il m'a d'abord fallu comprendre que j'avais le droit d'être avec lui malgré sa mort et puis ma vie.

*Vinciane Despret, Au bonheur des morts,
La Découverte / Les Empêcheurs de penser en rond, 2015*

*Peut-être ne sommes-nous en réalité
jamais que dans l'entre-deux,
entre deux mondes, entre deux temps,
entre deux manières d'être soi.*

Claire Marin, *Être à sa place*, Éditions de l'Observatoire, 2022



Extrait du carnet de création de Lise Abbadie, scénographe

Le fil d'or des hasards

Lorsque je songe à Anaïs m'apparaît toujours une image : chaussée de bottes rouges et montantes, jambes et bras nus, vêtue d'une culotte bleue étoilée de blanc et d'un corset rouge, épinglé d'or. À son front et ses poignets, de l'or encore, comme à sa taille ce mince lasso. « Ensuite il y a eu le silence », murmure-t-elle, ou plutôt Maya, qu'elle interprète dans *Le Silence des chauves-souris*, vêtue de ce costume d'héroïne de comics américains qu'elle porte comme un enfant le ferait, sans y penser. [...]

Ce n'est pas la figure de l'anti-héros qui m'a alors touchée, mais l'âme qui s'avouait, pleine d'innocence et de candeur : celle d'un enfant, aspirant à un absolu et rêvant, par contiguïté, de saisir quelque chose du héros convoqué, sa force, sa clarté, l'évidence de sa mission et de sa quête. Quand le personnage, lui, se sent pris avec l'opacité, le doute et le sentiment terrible d'une banalité. C'est à cet endroit que naît l'écriture d'Anaïs : du deuil impossible de cet absolu impossible. Du cœur des fêlures, des failles, des fragilités. Des chagrins et des pertes. Comme si l'écriture chez elle n'avait pas d'autre choix que d'épouser cette fébrilité et de suivre une ligne non pas droite mais sinueuse et brisée. Car même lorsqu'elle choisit un point de départ – une histoire, un personnage – il lui est impossible de savoir où elle ira et si même ce point ne deviendra pas périphérique. L'écriture elle-même, pour s'élaborer, semble devoir faire le deuil de l'absolu, c'est-à-dire de la maîtrise, et accepter de ne pouvoir ni savoir décider, d'emprunter des chemins de sous-bois, ceux qui se présenteraient, chemins de hasard, rencontres de hasard. Le hasard, oui, semble toujours se mêler à son travail, de son travail. [...]

Une autre image me vient. Rapportée d'Algérie, elle composera la matière filmée d'*Au milieu de l'hiver, j'ai découvert en moi un invincible été* : debout sur un balcon, Anaïs regarde Alger, bruyante à ses pieds et zébrée de lumières. La nuit tombe. Derrière elle, hors-champ, se trouve la porte-fenêtre qui conduit à l'appartement de sa famille. C'est là qu'elle a retrouvé ses oncles, tantes et cousins maternels qu'elle a si peu connus. Elle a eu besoin de s'échapper, malgré la chaleur et la joie de ce moment. Elle devine que sur son visage ils retrouvent des traits familiers. Dans cet appartement, Anaïs est elle et quelqu'un d'autre. Elle sait bien, lorsqu'elle est en France, qu'elle porte des fantômes, mais là, quelque chose est plus précis, plus sûr. Elle le voit dans leurs yeux. Elle s'accoude à la rambarde, allume une cigarette et regarde le boulevard au pied de l'immeuble : il porte le nom de son arrière-cousine, Hassiba Ben Bouali, poseuse de bombe. Une héroïne, elle, une vraie. Entrée dans un café à l'âge de 19 ans pour se faire exploser et revendiquer l'indépendance de son pays. Et sa liberté. Un autre fantôme. Sur ce balcon, c'est l'écriture elle-même qui se tient, entre ce qui est derrière et devant elle, seule. Car ce n'est que dans le retrait, même passager, qu'on peut écouter le silence et espérer une apparition. Quelques jours plus tard, Anaïs s'est rendue sur la terre de son grand-père, à deux cents kilomètres à l'ouest d'Alger. Elle n'y était jamais allée. Arrivée devant l'ocre presque rouge de ce lieu, elle s'avance, pose son regard autour d'elle, puis se penche pour ramasser de la terre et la déposer dans un sac en papier. Ainsi procède en elle l'écriture : Anaïs collecte. Recueille la poussière de ce qui a disparu, terre, sable, cendres, pour la rapporter à la lumière. Il ne s'agit pas de modeler, de sculpter, d'imposer une forme à une matière.

Au contraire. Il s'agit de tenter de la laisser apparaître, d'être bien plus l'eau qui la révèle que la main qui la sculpte. Anaïs se laisse « impressionner » par ce qu'elle rencontre, par ces hasards, ces fantômes, ces traces, et, sans même en être consciente, elle restitue et compose une image. Elle rapproche les fils d'une histoire et, les rapprochant, mystérieusement les renoue, comme les liens qui les tissent et l'amour qui les porte. L'écriture est un fil d'or, comme ce lasso, mais elle ne contraint personne à « la » vérité – qu'elle ne pourrait de toute façon obtenir et à laquelle elle ne croit pas. Elle rapporte plutôt « des » vérités et suture des blessures. Comme cet art japonais qui répare des céramiques brisées non pas en effaçant la fêlure, mais en la soulignant par de la poudre d'or : Kintsugi. Le travail d'Anaïs va cependant plus loin encore car il n'est pas seulement tourné vers le passé, vers l'histoire perdue. Pour réconcilier les cœurs, elle se tourne aussi vers le présent, apporte au vase brisé des pièces nouvelles, découvertes sur ces chemins de hasard : un jeune homme kabyle, ingénieur du son, musicien, Méziane Ouyessad, qu'elle invitera sur scène, avec son histoire, une jeune femme marocaine, Asmaa Samlali, contrainte à l'exil, rencontrée au cours d'un atelier d'écriture, qui lui inspirera un personnage qu'elle-même jouera. Anaïs rassemble des pièces d'hier et d'aujourd'hui et compose un vase qui n'existait pas, amphore, réceptacle, dans lequel résonnent ces voix. Ne pas disperser mais recueillir. Ne pas effacer, mais rassembler. Tout en sachant pourtant combien tout est volatile et déjà a disparu.

—

Portrait d'Anaïs Allais Benbouali par Charlotte Farcet, dramaturge,
septembre 2022

Anaïs Allais Benbouali

Formée au Conservatoire de Nantes et à l'Institut des arts et diffusion en Belgique, l'autrice, metteuse en scène, comédienne, directrice artistique de la compagnie nantaise La Grange aux Belles complète son parcours par des stages auprès de Joël Jouanneau, Claude Buschvald ou Wajdi Mouawad et des résidences de recherche d'écriture à Montréal, Yaoundé ou Alger. Aujourd'hui artiste associée à la Comédie de Caen après l'avoir été au Grand T à Nantes, elle a joué pour Joël Jouanneau, Mohamed Bari, Patricia Barakat, Juan Pablo Mino, Xavier Cailleau et dans deux de ses spectacles, *Le Silence des chauves-souris* en 2015 puis *Au milieu de l'hiver j'ai découvert en moi un invincible été* présenté en 2018 à La Colline, publiés aux éditions Actes-Sud Papiers. *Le Silence des chauves-souris* a été traduit en espagnol, en anglais, joué à Madrid et à Baltimore. Finaliste du prix Paris Jeunes Talents et du prix Sony Labou Tansi 2018, elle a été lauréate de la Bourse Déclic de la Fondation de France pour *Lubna Cadiot* (x7).

En 2016, elle écrit et interprète pour le Grand T W., *une immersion à l'aveugle* autour de l'œuvre de Wajdi Mouawad. Puis elle co-initie avec Catherine Blondeau la création du collectif Autrices Autrices rassemblant six autrices et auteurs.

Parallèlement, elle signe la dramaturgie d'autres spectacles comme *Presque X*, solo de David Humeau, dirige des ateliers d'écriture et de mise en voix pour différents publics universitaires, amateurs...

En 2022, elle coréalise avec Isabelle Mandin le documentaire *À regarder les poissons* autour de la création *Anaïs Nin au miroir* d'Élise Vigier et créera un spectacle jeune public *Mer murmure* (titre provisoire), en soutien à SOS MÉDITERRANÉE dans le cadre du festival Odyssées du CDN de Sartrouville.

*Les « comme si » c'est le seul passage
possible entre deux mondes,
le seul moyen de trouver
une autre façon de vivre ensemble.*

—

Anais Allais Benbouali, *Par la mer*